

Frédéric
Beigbeder

La frivolité est une
affaire sérieuse

La frivolité
est une affaire sérieuse

Du même auteur

Romans

Une vie sans fin, Grasset, 2018.

Oona & Salinger, Grasset, 2014.

Un roman français, Grasset, 2009. Prix Renaudot.

Au secours pardon, Grasset, 2007.

L'égoïste romantique, Grasset, 2005.

Windows on the world, Grasset, 2003. Prix Interallié.

99 francs, Grasset, 2000.

L'amour dure trois ans, Grasset, 1997.

Vacances dans le coma, Grasset, 1994.

Mémoires d'un jeune homme dérangé, La Table Ronde, 1990.

Nouvelles

Nouvelles sous ecstasy, Gallimard, coll. « L'infini », 1999.

Essais

Conversations d'un enfant du siècle, Grasset, 2015.

Premier bilan après l'Apocalypse, Grasset, 2011.

Je crois moi non plus. Dialogue entre un évêque et un mécréant,
avec Jean-Michel di Falco, Calmann-Lévy, 2004.

Dernier inventaire avant liquidation, Grasset, 2001.

Frédéric Beigbeder

La frivolité est une affaire sérieuse

99 essais

L'Observatoire

ISBN : 979-10-329-0499-2

Dépôt légal : 2018, octobre

© Frédéric Beigbeder et les Éditions de l'Observatoire/
Humensis, 2018

170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

*À Léonard Octave François Jésus
Dernier de mes héros,
Ce message de l'Ancien Monde
Adressé au Nouveau.*

*« Il a fallu la guerre pour nous apprendre
que nous étions heureux. »*

*Roland Dorgelès,
Les Croix de bois, 1919.*

« Quand je suis faible, c'est alors que je suis fort. »

*Saint Paul,
2^e épître aux Corinthiens.*

AVANT-PROPOS

J'écris dans les journaux depuis trente-quatre ans : je vous laisse imaginer le fatras qui s'entasse dans ma cave, au Pays basque. Mes archives ressemblent au site d'enfouissement des déchets radioactifs de Bure. Après nombre d'expéditions archéologiques, voici quelques textes ayant survécu à l'emballage des poissons, à l'allumage du feu et au festin des souris. Je les ai classés en trois parties : avant 2015 ; pendant 2015 ; après 2015.

Depuis l'élection d'Emmanuel Macron, Paris est cette « Ville dont le prince est un enfant », imaginée par Montherlant. On évoque souvent à propos de ce jeune président l'irruption d'un Nouveau Monde qu'il faudrait opposer à l'Ancien. Selon moi, le changement de perspective est advenu deux ans plus tôt, avec le massacre de *Charlie Hebdo* en janvier, puis les fusillades des terrasses et l'extermination du Bataclan en novembre. La capitale française a été transformée par quelques meurtres collectifs autant que par le baron Haussmann.

L'idée de ce recueil est venue de l'éditrice Muriel Beyer, qui m'écoute parfois à la radio, car elle appartient à la France qui se lève tôt.

– Tiens mais dites donc, Frédéric, on dirait qu'il vous arrive de réfléchir ?

– Je me demande ce qui me prend.

– C'est peut-être l'âge ?

– Malheureusement. Je ne sais pas ce que je pense. Je défends sûrement quelque chose mais j'ignore quoi. La légèreté est un combat de chaque instant... L'alcoolisme est un art difficile... La nuit, les gens ont meilleure mine...

– La frivolité est une affaire sérieuse ?

C'est pratique quand votre éditrice trouve le titre de votre nouveau livre : vous n'avez plus besoin de la convaincre. Elle se sent impliquée ; peut-être même en parlera-t-elle avec enthousiasme aux libraires. Mes chroniques journalistiques n'ont jamais eu l'ambition de commenter l'actualité mais de l'utiliser comme prétexte pour faire le mariole. Je n'ai jamais rendu un article à un rédacteur en chef sans le sourire narquois du farceur qui vient de réussir un canular. Comme si tous les magazines qui m'ont employé étaient systématiquement datés du 1^{er} avril.

C'est qu'on ne débute pas impunément par la chronique mondaine. Dès le départ, j'avais du mal à prendre au sérieux ce qui ne l'était pas : je rédigeais des légendes de photos de nyctalopes oubliés, des récits de soirées arrogantes, des blagues élitistes, la caricature d'un monde codé. J'ai mis longtemps à parler d'événements plus « importants » car on ne passe pas facilement des souvenirs noctambules à la chronique sociologique ou à la critique littéraire. J'ai gardé les stigmates de ma formation : même quand j'évoquais les sujets les plus tragiques, je n'ai jamais pu me débarrasser d'un goût pour la plaisanterie potache, le clin d'œil snobinard, la galéjade bourgeoise, la saillie référencée. Au fond, toute ma vie professionnelle – mes romans, mes films, ma « carrière » dans la presse –, tout ce que j'ai écrit peut être ramené à ce péché originel :

tourner en dérision le monde auquel j'appartiens. Cela m'a toujours semblé la seule activité digne d'intérêt. On a souvent voulu me disqualifier pour cette raison ; au fond, je le faisais tout seul. Combien de fois ai-je entendu que je crachais dans la soupe ? Le principal reproche qu'on me fit durant quatre décennies, c'était : comment osez-vous contester ce milieu/ce métier/ce système dont vous êtes le symbole/l'incarnation/le profiteur ultime ? Je suis navré mais je n'ai jamais rien trouvé de mieux à faire. Je demande ici officiellement pardon à tous mes lecteurs d'avoir passé la majeure partie de mon existence à taguer des graffitis sur les murs de ma prison dorée.

Et puis est arrivé 2015. En 2015, j'ai découvert quelque chose de fondamental. Je croyais que j'étais superficiel alors que j'étais un auteur engagé. Je pensais m'amuser alors que je pensais tout court. Je croyais m'autodétruire alors que je défendais une civilisation. J'étais persuadé d'être un mondain décérébré alors que j'étais un soldat de première classe dans la guerre de l'insouciance. Toutes ces années passées à badiner la nuit constituaient une forme de militantisme pour la futilité, la séduction, l'ivresse, la liberté de se moquer de tout... Mes gesticulations éphémères incarnaient une certaine idée de l'humanité. Cumulez toutes mes dérives et vous obtenez presque une philosophie. En multipliant les occasions de mourir, on façonne un art de vivre.

Dans le documentaire des frères Naudet sur le 13 novembre, une survivante du Bataclan déclare : « Merde, je me suis dit que je n'allais tout de même pas être assassinée par un mec en jogging... » Cette victime traumatisée a condensé en une phrase l'objectif (inconscient) de toute ma vie. On ne va tout de même pas se faire flinguer par

des types en survêtement. La meilleure manière de réagir face à la violence idiote est de s'habiller mieux.

Perdant en 2015 ma honte d'être vide, j'ai ressenti de la gratitude envers tous ceux qui m'avaient autorisé à gratter mes impressions dans des magazines sur papier glacé. J'ai appris que je tenais à beaucoup de choses qui disparaissaient : l'odeur du journal, la sensation du texte éphémère, la vitesse et la régularité du rythme hebdomadaire (ou mensuel), la vie non dématérialisée d'avant Internet, la joie de feuilleter des objets jetables et intelligents. Les exégètes pourront, s'ils n'ont rien d'autre à faire, discerner chez l'auteur de ces fariboles un fil directeur : la défense du monde ancien. Ce livre raconte l'histoire d'un branché qui devient un conservateur, un amateur de bruit militant du silence, un travailleur qui fait l'éloge de la paresse. Passer du nouveau à l'ancien monde est un processus normal : cela s'appelle vieillir. Je refuse de m'inscrire sur Instagram, pour moi ce serait aussi déshonorant que de porter une casquette Nike à l'envers ou une boucle d'oreille dans le nez. La digitalisation m'a fourni une révolte toute neuve au début du deuxième millénaire, après l'échec de mon stage de dircom du Parti communiste français en 2002. J'ai compris que, désormais, je serais un résistant à la numérisation du monde. Tel l'homme-livre qui récite la *Vie de Henry Brulard* par Stendhal à la fin de *Fahrenheit 451*, ma lutte, durant les années qui me restent à vivre, consistera à :

- aller voir des films de cinéma en salles obscures,
- lire des livres, des journaux, des revues littéraires, des magazines en papier, fréquenter les librairies et les kiosques à journaux, le plus souvent et longtemps possible, tant que ces lieux existeront,

– écouter des disques en vinyl, acheter des nouveautés en CD, aller aux concerts physiquement, et au théâtre le plus fréquemment possible,

– parler aux gens directement, sans m'inscrire sur les réseaux sociaux, en continuant de boire la nuit dans des endroits où les barrières peuvent tomber entre les vivants.

Voilà ma trajectoire : comment passer de jeune gandin à vieux brontosauve planifiant sa propre extinction. Je sais que la nouvelle définition de la vieillesse est la suivante : est obsolète tout être qui ne poste rien sur Twitter. Suis-je vraiment seul à n'y rien comprendre et à refuser de m'adapter ? N'y a-t-il pas une immense foule silencieuse de personnes qui estiment qu'Instagram est un Loft-Story géant pour Narcisses frustrés, Facebook une entreprise de crétinisation condamnée pour espionnage, et Twitter un recueil d'éruclatations aussi laides que banales ? Où êtes-vous, humains blessés comme moi, individus fragiles noyés dans cette frénésie de prétention creuse ? Pourquoi vous taisez-vous tous, à part l'ermite cabossé Sylvain Tesson ? (« Éteignez tout et le monde s'allume ! » – comment le dire mieux ?) Pourquoi avons-nous laissé le monde se transformer en foire aux vanités, en compétition de « J'aime », en course à la mythomanie, en affrontement de corbeaux ? Pourquoi acceptons-nous comme une nécessité la surveillance, l'agression, l'humiliation de tous par tous ? Pourquoi avons-nous renoncé à tout ce qui exaltait notre sensibilité et cultivait notre intellect ? Est-il forcément réactionnaire de réclamer un moratoire à la connerie, un barrage au déferlement de haine, et la nationalisation des GAFA, ces monopoles ayant imposé, en vingt ans, l'obligation de flicage numérique de toute l'humanité ?

Le président du Monde Nouveau a intitulé son manifeste : *Révolution*. Si le mien ne s'intitule pas *Résistance*, c'est uniquement parce que j'ai, davantage que lui, le sens du ridicule.

La chronique est une tentative pour créer du provisoire qui infuse, c'est l'école d'une écriture qui milite contre l'ennui, une bulle nécessaire et insuffisante. Le journalisme frivole m'a appris ceci : on peut écrire vite sans être illisible, une fois qu'on a trouvé l'angle. Même un papier parfaitement vain sera meilleur s'il est lesté d'une discrète gravité. Le jeu consiste à masquer qu'on dit des choses sérieuses, mais à les glisser tout de même, mine de rien. Le relâchement est interdit, surtout quand on prône l'inconséquence. Parfois un détail suffit à gâcher un texte, ou à le sauver. Et le plus important : ce n'est pas parce qu'on n'a rien à dire qu'il faut poser son stylo. On finit toujours par dénicher la trouvaille qui justifiera la lecture comme l'écriture ; quelques verres peuvent y aider. C'est une autre forme que le roman, plus cadrée, mais tout aussi indisciplinée. L'essentiel est de trouver la première et la dernière phrase. Entre les deux, on doit se débrouiller pour alléger la ponctuation. La futilité, à l'oral comme à l'écrit, est un exercice d'acrobatie : au lieu de jongler avec des assiettes, on enlève des points-virgules, des adverbes et des adjectifs (il en subsiste trop dans ce livre). Comme au cirque, chaque pirouette demande des heures de transpiration invisible à l'œil nu. La date de remise est le couperet qui redonne parfois l'inspiration. Si c'est pour lundi, on besognera toute la nuit du dimanche comme un lycéen paresseux qui a méfû tout le week-end avant de bâcler sa dissertation. Si c'est pour le jeudi matin à la radio, il est déconseillé d'y passer la nuit du mercredi, mais cela peut

arriver... Quand l'article paraît, on attend des applaudissements qui ne viennent pas : aucun prof pour vous noter ; le journalisme léger est un *one-man-show* sans public. À la rigueur, un rédacteur en chef ou une directrice des programmes vous invitera à déjeuner en note de frais, une fois l'an. Le maître de cet exercice était Bernard Frank. Il a sué sang et eau pour qu'on le traite d'auteur paresseux. Il faut un long labeur pour avoir l'air de bâcler. Tout ce boulot sert à quelque chose : alléger le poids de l'air, du temps, et de l'air du temps.

Tirez les premiers, Messieurs les brutes épaisses !
Je mourrai non la fleur au fusil mais à la boutonnière,
Avec, en guise de grenade dégoupillée,
Mon verre de Moscow Mule glacé,
Et un zeste d'humanité en bandoulière.
FB

AVANT 2015

Frank le patron

« Sans mauvaise foi, pourrions-nous écrire ? » La réponse est non et la question est de Bernard Frank. Pour entretenir la mauvaise foi qui est son fonds de commerce, un chroniqueur littéraire doit beaucoup souffrir : certains picolent ou cessent de publier, ou rééditent éternellement les mêmes textes, voire meurent en parlant de Dominique Strauss-Kahn. Bernard Frank a fait tout cela, et pire : débiter chez Sartre et se moquer de lui comme Boris Vian, avoir un accident d'Aston Martin en 1957 avec Françoise Sagan avant de s'exiler à Grimaud, quitter le jury du prix Décembre, refuser d'être publié chez Gallimard, continuer tout de même d'aller chez Castel, et même, un jour de 2001, se farcir un déjeuner avec moi lors duquel nous nous sommes aperçus que nous étions tous les deux nés au même endroit (Neuilly-sur-Seine). Le restaurant était le Tiburce, rue du Dragon, tenu par Mme Lavigne, qui n'existe plus depuis longtemps, puisque tout a fermé, et que tous ces gens sont morts et enterrés, et voilà que je digresse, à la manière du maître, par un morbide effet d'imitation mâtiné de *name-dropping*. Les phrases de cet homme-chat retombaient toujours sur leurs pattes, tandis que les miennes... Ceux qui espéraient un double salto final feraient mieux de relire *Un siècle débordé* (Flammarion, 1992), le livre qui m'a fait comprendre que la littérature est avant tout une conversation.

Frank est le saint patron, le mètre-étalon de tout chroniqueur digne de ce nom. Sa façon nonchalante de bavarder sur la littérature en fait une sorte de Vialatte noir, plus caustique, moins farfelu. La méchanceté de Frank a une explication : quand il était adolescent, on l'obligea à se cacher pendant toute l'Occupation, dans son propre pays. Très tôt, il se rendit donc compte qu'aimer les grands écrivains français ne protégeait nullement contre la déportation : en France, la littérature n'a rien d'une police d'assurance. Il m'est impossible d'écrire cette page sans songer que Frank aurait, de toute façon, été meilleur. Ses vagabondages égotistes dans *Le Monde* ou *Le Matin de Paris* fournissent à tous ses épigones de formidables excuses pour parler d'eux-mêmes dans les journaux, et pour lire au restaurant.

Souvent j'essaie d'imaginer ce que Frank aurait écrit à ma place. Pour pondre un article, il est vivement recommandé de rêver qu'on a du talent. Frank aussi se choisissait des modèles illustres : je le soupçonne de s'être pris pour Montaigne plus souvent qu'à son tour. Écrire, c'est se hisser sur la pointe des pieds, comme le président de la République quand il entonne *La Marseillaise*. La réédition de *Solde* et le bel hommage de Martine de Rabaudy (*Une saison avec Bernard Frank*, Flammarion, 2010) nous font sentir, quatre ans après sa mort, le vide qu'a laissé Bernard Frank derrière lui. C'est tout un art d'organiser sa vie pour que personne ne vous empêche de ne rien faire de la journée. La vie de Frank ressemble à son œuvre : « La vie eut un goût de whisky, de villa, de Série Noire. » J'adore ce que Sartre lui a dit : « Comment vous demander de travailler alors que vous écrivez pour ne pas travailler ? » Pourquoi avoir renoncé si vite au roman ? Pourquoi ne

pas avoir écrit *L'Amant de Madame Bovary* ? Les disciples de Frank en voudraient davantage : le journal de Léautaud fait dix-neuf tomes, celui de Jules Renard trois mille pages... On réclame la suite mais il n'y en a pas. C'est frustrant. On a trop vite fait le tour de cette œuvre, comme de celle de Salinger. Comme si les vrais amoureux de la littérature ne voulaient pas trop l'encombrer de leur production. Après 99 francs, Frank m'a dit de ne plus écrire pendant vingt ans. C'était lors d'un dîner organisé par Nicole Wisniak pour le lancement du magazine *Égoïste* à l'ambassade des États-Unis, rue du Faubourg-Saint-Honoré, et cela ne s'invente pas. « Frédéric, un seul conseil : ne publiez plus rien avant vingt ans. » C'était une très amicale recommandation. Je ne l'ai pas suivie, j'aurais peut-être dû.

Gracq ou Sagan ? Choisis ton camp

Il y a deux sortes d'écrivains : ceux qui se cachent et ceux qui se montrent. Ceux qui disparaissent pour ne pas entraver la lecture de leur œuvre et ceux qui s'agitent pour séduire les lecteurs. Ceux qui font passer l'écriture avant la vie et ceux qui préfèrent vivre pour raconter le monde. Ceux qu'on ne voit jamais et ceux qu'on voit tout le temps. Ceux qui rentrent et ceux qui sortent. Vous voulez la liste ? Dans la première catégorie : Julien Gracq, J. D. Salinger, Milan Kundera, Thomas Pynchon, Gustave Flaubert, Cormac McCarthy, Yves Adrien, André Blanchard, Albert Cosseray, Claude Simon, Jean-Jacques Rousseau, Jonathan Littell, Réjean Ducharme, Marc Cholodenko, E.M. Cioran, B. Traven (l'auteur du *Trésor de la Sierra Madre*), Carlos Castaneda, François Augiéras, Louis Skorecki.

Dans la seconde catégorie : Françoise Sagan, Philippe Sollers, Andy Warhol, Alexandre Dumas, Victor Hugo, Émile Zola, Francis Scott Fitzgerald, Ernest Hemingway, Romain Gary, Jean Cocteau, Voltaire, Oscar Wilde, Truman Capote, Boris Vian, Jean-Paul Sartre, Marguerite Duras, Jérôme Garcin, Bernard-Henry Lévy, Jean d'Ormesson, Gonzague Saint-Bris.

Reconnaissons-le : la première catégorie est infiniment plus respectable mais la deuxième s'ennuie moins. Les

exhibitionnistes rigolent davantage que les planqués. Et leur vie est confortable : les mystérieux gagnent en aura ce qu'ils perdent en liquidités. On peut croire que les reclus se sacrifient sur l'autel de la Littérature mais les omniprésents aussi, qui s'immolent en public : ils seront plus souvent ridicules, mais ils auront des compensations, puisqu'ils feront plus souvent l'amour avec des groupies téléspectatrices. C'est pourquoi beaucoup d'auteurs hésitent, changent d'avis, passent d'un camp à l'autre, notamment sur l'insistance de leur éditeur.

Patrick Modiano a parfois quitté le club des discrets pour celui des médiatiques. Michel Houellebecq se fait rare mais réapparaît de temps à autre, en particulier quand il publie un roman, tout comme Jean-Marie-Gustave Le Clézio ou Jean-Jacques Schuhl. À la suite de menaces terroristes, Salman Rushdie a dû disparaître pendant quelques années mais dès qu'il a pu sortir de sa cave, il en a été enchanté. N'oublions surtout pas que l'immense majorité des écrivains sont involontairement invisibles : la plupart des auteurs sont inconnus ou oubliés. Il existe aussi des enfants gâtés qui regrettent de s'être trop montrés en photo dans *Voici*, et fantasment sur une vie d'ermite misanthrope ou d'exilé barbu... Parfois des grenouilleurs parisianistes réussissent à se faire passer pour des provinciaux agoraphobes. Ce sont évidemment eux les plus malins.

Cette question peut sembler accessoire : après tout, ce qu'on demande à un auteur, c'est d'écrire ses livres, et la vie qu'il mène en dehors de son travail nous importe peu. Allons, allons, ne soyez pas naïfs. Écrire est une déclaration de guerre. On entre en littérature comme on entre en résistance. Participer au totalitarisme publicitaire

nuît à la crédibilité d'un écrivain. S'il gesticule trop, on ne l'entend plus. D'un autre côté, s'il ne gesticule jamais, on ne l'entend pas non plus. Julien Gracq avait réfléchi à ce problème : son choix de refuser le prix Goncourt et les interviews télévisées, il l'a défini comme une forme de « postérité de son vivant ».

Françoise Sagan a, elle aussi, connu la postérité de son vivant : sa légende, son mythe, qui firent de l'ombre à son œuvre. Pourtant ces deux auteurs à pseudonyme, aujourd'hui réunis dans la mort, sont autant lus l'un que l'autre. Lequel a eu raison : Louis Poirier ou Françoise Quoirez ? Fallait-il choisir le refus ou l'acceptation du monde ? Le retrait ou la fête ? N'espérez pas une conclusion en bas de cette page. Si j'avais la réponse à cette question, je ne me la poserais pas.

Nostalgie de la prohibition

Eurêka ! *Docteur Jekyll et Mister Hyde* (1886) de Robert Louis Stevenson me fournit la réponse à la question que je me posais à la page précédente (« Gracq ou Sagan ? Choisis ton camp »). Un écrivain doit-il préférer le retrait ou la fête ? Les deux, mon général ! Gracq le jour, Sagan la nuit ! Voilà la solution. Isolement diurne, mondanité *by night*. Du matin au soir : travail, misanthropie, ermitage, écriture, solitude. Du soir au matin : futilité, société, plaisirs, autodestruction, foule. La double vie est l'équilibre parfait des déséquilibrés. L'écrivain est toujours un funambule qui titube entre le ciel et la terre.

J'ai lu un entretien accordé au blog 92^e Rue par Gary Shteyngart, le jeune auteur du chef-d'œuvre romanesque de ce début d'année : *Absurdistan* (L'Olivier, 2008). Il y confie que son rêve aurait été de vivre à New York dans les années 1920 : « J'aurais aimé vivre à l'époque de la prohibition. J'aime faire des choses illégales. J'aime boire aussi. Et les *flappers*, mmm, les *flappers*... » Beaucoup d'auteurs ont cette nostalgie de la Prohibition. L'alcool avait sûrement meilleur goût quand il était illicite. L'atmosphère sulfureuse des *speakeasies*, les danseuses de charleston coiffées comme Zelda Fitzgerald, avec leurs longs colliers et leur petite vertu... Mmm, comme il dit. Mais ce n'est pas seulement le goût des années 1920 qui

séduit le génial Gary Shteyngart. C'est l'Interdit tout court. Pourquoi la littérature a-t-elle cet étrange besoin de braver les lois ? Beaucoup d'écrivains se mettent à fumer des cigarettes dans les bars en ce moment, juste pour le plaisir de désobéir. Essayons de comprendre cette puérile pulsion d'illégalité qui est la nôtre. J'y vois quatre raisons.

1) Le romancier n'est pas au-dessus des lois mais à côté. C'est quelqu'un qui dicte ses propres lois. Il fixe les règles de son jeu. Il construit un monde dont il est le maître. L'écrivain est Dieu chez lui, il se fiche du code pénal. Il n'obéit qu'à lui-même. Seuls ses personnages ont le pouvoir de lui désobéir, et encore.

2) L'état second peut être une source d'inspiration. De Théophile Gautier à Will Self, on ne vous fera pas ici l'injure de dresser la liste des auteurs qui ont eu recours aux substances prohibées (l'espace qui nous est imparti n'y suffirait pas). Durant la Prohibition, Dorothy Parker, Ernest Hemingway et Scott Fitzgerald se sont mis quotidiennement hors-la-loi pour s'amuser mais aussi parce qu'ils cherchaient à décrire leur époque en contre-plongée (vu du caniveau, le glamour est plus esthétique).

3) Lorsque tout est permis, l'art est impossible. La littérature la plus ambitieuse a toujours flirté avec les tabous. Elle a besoin de la transgression comme d'un carburant. Explorer les limites de sa liberté est un exceptionnel moteur d'écriture. Pour Flaubert, ce fut l'adultère bourgeois. Pour Baudelaire, les putes et le haschich. Pour Fitzgerald, l'alcool. Pour D.H. Lawrence, le sexe. Pour Nabokov, les petites filles. On n'écrit rien d'intéressant en restant dans la norme. Les bons livres sentent le soufre, le danger, la garde à vue.

4) Plus prosaïquement : qui a envie de lire un roman où il ne se passerait que des choses autorisées par la Justice ? La fiction a été inventée pour permettre à l'homme de vivre en marge de la réalité. Les premiers héros de romans (Don Quichotte et Gargantua) étaient des détraqués qui bravaient toutes les lois. Depuis, rien n'a changé. Un romancier est quelqu'un qui imagine, expérimente et raconte à autrui des vies juridiquement interdites, politiquement incorrectes et sexuellement condamnables.

Pour toutes ces raisons, je suis heureux de vivre en 2008 dans un pays qui traverse probablement l'une des plus graves périodes de Prohibition de toute son Histoire.

Ma dure vie de rédactrice de mode

LUNDI, 15 HEURES. La semaine de la haute couture commence et déjà j'ai une heure de retard. En ce début d'année, ma résolution est simple : me tenir droit comme Carine Roitfeld du *Vogue* français. Il paraît que tout le monde la déteste, je décide de lui faire la bise dès que je la verrai. Il faut toujours embrasser les gens que tout le monde déteste, car ils en ont plus besoin que les autres. Je m'entraîne devant ma glace à prendre un air tour à tour dégoûté, exaspéré, ulcéré, épuisé, comme un vrai spécialiste de la « fashion ». Surtout, ne jamais sourire. Je soupire très fort dans le taxi ; le chauffeur me demande si tout va bien. En levant les yeux au ciel, je lui explique que je viens d'être nommé rédacteur de mode au *Madame Figaro* et alors il comprend mon stress : « Oh là là, bien sûr, bon courage Monsieur. »

J'ai mis une chemise et une cravate Dior pour célébrer les dix ans de John Galliano chez LVMH. Au Polo de Paris, un labyrinthe obscur mène des journalistes effrayés à une reproduction géante du petit salon de la rue François-I^{er}, aux fauteuils gris surdimensionnés. Le même décor aurait pu être planté n'importe où : à l'aéroport d'Orly, au Louvre ou au Champ-de-Mars, mais il faut que ce soit route des Moulins, à Bagatelle ! Pied de nez à Ralph Lauren ? Ou ordre de Nicolas Sarkozy qui joue au tennis dans ce club ? J'ai à peine le temps d'embrasser Carine Roitfeld comme

promis, ainsi que Mademoiselle Agnès (Canal+), Virginie Mouzat (*Le Figaro*), Diane Kruger, Estelle Lefébure et Alexandra Golovanoff (Paris Première) que déjà les lumières s'éteignent : pile une heure de retard, finalement j'avais vu juste. Dans un défilé de mode, seuls les ploucs sont ponctuels. La musique choisie par le DJ londonien Jeremy Healy me transporte : nappes de synthés et arabesques gothiques, This Mortal Coil, les Cocteau Twins, *Madame Butterfly* remixé par Malcolm McLaren et ma chanson préférée de Michael Jackson : *Stranger in Moscow*. Des geishas défilent, mais c'est surtout ma jeunesse que je revois. Les mannequins sont tellement maquillées que leur visage semble de cire, John Galliano leur a même collé des bouts de Scotch sur les tempes pour brider leurs yeux. Parfois des branches d'arbre ont poussé dans leur chevelure ; voilà ce qui arrive quand on ne se shampouine pas ! Je suis émerveillé et abasourdi par une telle magie, un tel savoir-faire. Rien vu d'aussi dingue depuis les défilés de Thierry Mugler dans les années 1980. La haute couture n'a plus beaucoup de clientes, ce spectacle est donc un investissement immensément gratuit. Un exercice de haut style qui sert à vendre des parfums en Extrême-Orient, des sacs en Russie, des bijoux en Amérique. Je trouve rassurant que le capitalisme français ait besoin d'une telle poésie pour survivre.

LUNDI, 20 HEURES. Valentino fête ses quarante ans de mode à l'École des Beaux-Arts. Babette Djian (la rédactrice en chef de *Numéro*) porte lunettes noires et talons hauts, mais elle rigole trop. Je lui dis qu'il faut faire la gueule si elle veut qu'on la prenne au sérieux comme Carine et moi. Elle éclate de rire : « Je sais mais je n'y arrive pas ! » Ça y est, je fais partie du milieu : je suis à

gifler. La *public relation* de Valentino s'appelle Olivia Berghauer ; je me souviens d'elle au Caca's Club, l'association de trublions de ma jeunesse dissolue : c'était déjà la plus jolie de la salle. Si j'étais mannequin, je n'aimerais pas que l'attachée de presse soit plus belle que moi. Je lui ferais un procès pour concurrence déloyale ! Avec Inés Sastre, qui est là également, Camille Miceli chez Vuitton et Mathilde Agostinelli chez Prada, les girls du Caca's tiennent la mode mondiale (et les mecs tiennent la finance et les médias : eh ouais, ami lecteur, j'ai créé dans les années 1980 un club de fêtards alcooliques qui est devenu, vingt ans plus tard, un réseau plus puissant que la loge P2). Et la collection Valentino, me direz-vous ? Des femmes pressées, impeccables, propres sur elles, dont les corolles translucides laissent parfois entrevoir un fruit défendu. L'élégance féminine est cette recherche d'équilibre entre candeur et sophistication.

MARDI, 11 H 30. Chanel défile beaucoup trop tôt : gueule de bois maximale, heureusement qu'il y a l'heure de retard pour se reposer. Marie-Louise de Clermont-Tonnerre a réuni sans conteste le parterre le plus *people* : Sofia Coppola, Anna Mouglalis, les sœurs Paradis, Sigourney Weaver, Marc et Sarah Lavoine. Dans une dizaine d'années, après la fin du monde, un extraterrestre retrouvera ce livre et se demandera à quoi pouvait bien servir ce reportage. Il se dira que les Terriens aimaient une dame qui s'appelait Gabrielle Chanel et son successeur, Karl Lagerfeld, parce qu'ils se savaient mortels. Au lieu de régler les problèmes de pollution qui ont mené à leur extinction, certains Terriens préféraient se réunir au Grand Palais, à Paris, pour applaudir une chanteuse live (Cat Power) et des vêtements rigoureusement Noir et Blanc. Cette espèce est morte en

beauté, soupirera l'Alien avant de jongler avec d'autres planètes. Je pense toujours à des trucs absurdes quand je manque de sommeil. Lorsque la rampe de spotlights s'est allumée, j'ai compris l'utilité des lunettes noires (ainsi que l'importance du Doliprane dans ce métier). Je décerne le Madame d'or du Meilleur Casting à Chanel : les modèles évoquaient un troupeau de Bambis qui n'auraient pas perdu leur mère, leur fragile espièglerie était rassurante ; parfois, je bloquais sur un détail ayant échappé à la sagacité de maître Karl, par exemple, une cheville égratignée qui saigne ; tiens, ami extraterrestre, voilà, c'était ça un être humain au sommet de sa gloire : un faon ensanglanté.

MARDI, 17 HEURES. Je me suis fait deux nouvelles copines devant le palais de Tokyo : Laure et Sophie, deux étudiantes en mode à l'école Duperré. Elles poireautaient dans le froid glacial pour essayer d'entrer au défilé de Christian Lacroix. Reconnaisant en moi le rédacteur de mode montant, elles m'ont demandé si je pouvais les aider. J'ai demandé au vigile s'il acceptait de laisser passer mes deux stagiaires non rémunérées et, à mon grand étonnement, il a accepté : « J'adore le Grand Journal de Canal+ ! » Passer à la télévision est un atout pour éviter les bousculades. Le défilé commence : superpositions chatoyantes, musique du monde, gaieté sous la dentelle magique, il n'y a que chez Lacroix que j'ai l'impression que la haute couture est un conte de fées. Je me penche vers Nicole Picard (grande prêtresse du *Madame Figaro*) pour lui chuchoter : « Plus de couleurs que chez Karl ». Elle opine : « Effectivement, Frédéric ! » Je me sens adoubé. Nous retiendrons une strophe du poème de Françoise Lacroix : « Bouquet serré de rouges denses/Soucis légers, amandes blanches/

Je suis un vieux Français.....	191
Canal+ et Moi.....	193
La faute à Fitzgerald.....	201
Comment je ne me suis pas disputé (Ma vie littéraire).....	207
Parisfornication.....	211
Littérature tropézienne	215
Les écrivains-buveurs	219
Un débat interdit	223

PENDANT 2015

Janvier	229
Novembre	241
Paris reste une fête	247

APRÈS 2015

Autocritique	257
La seconde d'après	259
Sympathy for the Brindille.....	263
Lettre aux Espagnols	265
Les défauts des Espagnols	269
Les algorithmes et Eduardo Mendoza	273
Acclamons la parole de Rihanna.....	277
Je vous salue Marie	279
L'héroïsme des discothèques	281
Je suis Vicky Cristina	285
Manuel de survie	
sous la menace terroriste	289
L'affaire Weinstein par Modiano	293
Justice expéditive	295
Raquel exagère.....	299
Le contrat de sexe.....	303

I Love You Woody	307
Cybersex	311
Les valeurs que nous défendons.....	315
Deux ans déjà	317
Personne n'est innocent.....	319
Jean d'Ormesson a gâché mes vacances	323
La folie dure	329
La guerre des habits.....	331
Le championnat du monde de l'orgasme.....	333
Manifeste <i>Reboot</i>	335
<i>Save the Nipple</i>	337
Mauvais Genre.....	339
La fin de mon travail.....	341
Pour saluer Molinier.....	343
L'appel du 2 novembre 2017 contre les réseaux sociaux	347
La drague à l'heure de #metoo	351
Une frayeur grosse comme le Ritz.....	353
Lettre à mon futur fils	361
Mélancolie de la victoire, Moscou, le 15 juillet 2018	363
Jours tranquilles à Neuilly	367
Ma première fiction.....	371
Remerciements à.....	377